

est pour la vie ; ni le travail ni la respiration ne peuvent être suspendus sans que cette interruption amène une crise, qui ne pourrait se prolonger sans causer la mort. Supposez que dans les villes et dans le vaste atelier des campagnes l'immobilité remplaçât pour quelques mois le mouvement, que deviendrions-nous ?

L'industrie, dans son ensemble, est donc, pour ainsi dire, condamnée à une activité incessante ; elle ne peut éprouver que des interruptions passagères ; et si, dans des cas heureusement rares, une industrie particulière se trouve en souffrance, ce n'est pas que le travail ait diminué, c'est qu'il s'est déplacé, en sorte qu'il y a toujours quelque chance d'occupation pour un bon ouvrier, c'est-à-dire pour l'homme qui s'est accoutumé à faire de ses forces physiques un usage intelligent.

L'ouragan même des révolutions, qui brise tant d'existences, passe au-dessus de la sienne sans l'atteindre ; il lui laisse son établi, sa truelle, sa navette, sa charrue, parce que, de quelque manière qu'un état modifie son organisation, il faut toujours à ses membres des meubles, des maisons, des étoffes, du pain.

Sa dignité ; son indépendance.

Bien plus qu'à d'autres, il lui est facile de conserver sa dignité d'homme et de la faire respecter : il n'a besoin ni d'implorer la protection, ni de recourir à la brigue ; il ne flatte personne, il ne fait sa cour à personne, et il ne craint pas que d'indignes concurrents lui enlèvent par l'intrigue le prix dû à son travail : car l'intérêt même de celui qui veut faire exécuter un ouvrage l'oblige d'avoir recours à l'ouvrier le plus habile et le plus consciencieux : ici le mérite est tout, la faveur n'est rien.

Sans doute, personne dans le monde ne peut jouir d'une indépendance absolue ; mais l'ouvrier est moins dépendant que la plupart des autres hommes. Oui, Joseph ; car, si vous avez besoin de l'homme qui vous emploie, l'homme qui vous emploie a tout autant besoin de vous.

Objet des conseils adressés aux ouvriers.

Vous le voyez, Joseph, la position de l'ouvrier a par elle-même de la dignité, de la sécurité et de l'indépendance. D'où vient donc que tant d'ouvriers se laissent déposséder de ces trois biens si précieux, et tombent dans la misère ? Que devez-vous faire, vous, pour vous assurer la jouissance de ces avantages, et pour obtenir en même temps ce bien-être modeste, qui manque à un si grand nombre d'entre eux et qui, ce semble, devrait être le partage de tous ?

Je vais, Joseph, traiter en détail ces questions, qui, dans l'état où se trouve actuellement notre société, ont acquis plus d'importance que jamais.

(A continuer.)